DISSERTATION

N° 93.

SUR L'AMÉNORRHÉE,

OU SUPPRESSION DES RÈGLES;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 6 juin 1818, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR G. LAUNEY, de Livarot,

Département du Calvados;

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Caen; Elève des hôpitaux civils de Paris; ex-Chirurgien surnuméraire à l'hôpital du Val-de-Grâce.

Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.

OVIDE, *de Ponto*, liv. 3, el. 4.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Président.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DU MEILLEUR DES PÈRES.

Tribut d'amour et de regrets éternels.

A LA PLUS TENDRE ET LA PLUS CHÉRIE

DES MÈRES,

O et præsidium, et dulce decus meum!

A MES FRÈRES ET A MES SŒURS,

A MES ONCLES LAUNEY, PRÊTRES,

MES MEILLEURS AMIS.

Vos bienfaits m'ont ouvert la carrière honorable que je vais parcourir. Je satisfais au devoir le plus cher à mon cœur, en vous offrant le premier fruit de mes travaux. Puisse-t-il vous attester mon attachement et ma reconnaissance pour tous les généreux sacrifices que vous avez faits pour mon instruction!

A MONSIEUR GODEFROY,

Docteur en médecine; ancien Médecin militaire; ex-Professeur de l'ancienne faculté de médecine de Caen; Médecin en chef des salles militaires de l'Hôtel-Dieu; Professeur de clinique interne à l'hospice de la même ville, etc.

Daignez agréer, Monsieur, ce faible essai, comme le témoignage respectueux d'une reconnaissance et d'un attachement sans bornes.

G. LAUNEY.

DISSERTATION

SUR L'AMÉNORRHÉE,

OU SUPPRESSION DES RÈGLES.

Considérations générales sur la Menstruation.

Il est impossible de se livrer avec quelque espoir de succès à la médecine des femmes, si l'on n'a pas fait une étude approfondie de la menstruation. De toutes les maladies qui assiégent le sexe, l'aménorrhée est sans contredit celle qui exige de la part du médecin les notions les plus exactes sur l'importance de cette fonction; c'est pourquoi je me propose de commencer cette dissertation par quelques considérations générales sur les principaux phénomènes qui la caractérisent : ensuite j'exposerai plus particulièrement l'histoire de sa suppression accidentelle, les causes qui la produisent, les symptômes qui lui appartiennent; et, après quelques réflexions sur le diagnostic et le prognostic, j'indiquerai les bases du traitement.

Avant la puberté, l'utérus ne reçoit que le sang nécessaire à sa nutrition et à son accroissement; mais depuis l'époque où la nature a mis la femme en état de se reproduire, jusqu'au moment où elle cesse d'être apte à concevoir, cet organe est assujetti à un écoulement de sang qui, dans l'état de santé, et hors les cas de grossesse et d'allaitement, reparaît assez exactement tous les mois, ou

à des époques plus ou moins rapprochées. Les retours de cette évacuation établissent chez elle une des fonctions les plus importantes de son économie. On désigne communément cette fonction sous le nom de *menstruation ;* et l'écoulement de sang, qui en est le principal phénomène, porte les noms de *règles, flux menstruel, mois*, etc.

L'évacuation périodique des menstrues n'appartient qu'à l'espèce humaine : elle est commune à presque toutes les femmes. Mais l'époque de la première apparition n'est pas toujours la même; une foule de circonstances peuvent l'accélérer ou la retarder; elle varie suivant les climats, le tempérament, le genre de vie, etc. Elle est d'autant plus précoce, que l'on s'avance davantage vers le midi. A cet égard on a observé des différences remarquables entre les femmes des climats chauds, celles des climats tempérés, et celles des climats froids.

Une atmosphère chaude et sèche accélère la circulation, exalte la sensibilité, et conséquemment hâte l'apparition du flux menstruel. Aussi, dans les régions équatoriales, dans certaines contrées de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, les filles sont réglées à dix, neuf et même huit ans. Mais, semblables à ces fleurs hâtives que l'ardeur du soleil fait éclore et faner en un jour, elles passent rapidement de l'aurore à leur déclin : *citiùs pubescunt, citiùs senescunt.* Dans les climats tempérés, comme la France, l'Italie, etc., où les femmes n'éprouvent que les influences les plus douces et les plus conformes à leur organisation, le développement des organes se fait d'une manière successive, sans obstacles, sans accidens, et les règles ne paraissent qu'à l'âge de douze à quinze ans. Il n'en est pas de même dans les contrées septentrionales; on y observe une menstruation plus tardive. On conçoit qu'un froid violent, diminuant l'action du cœur, resserre la circulation, et doit retarder l'entier développement du corps; le système nerveux s'engourdit pour ainsi dire par son influence; et les organes sexuels, refroidis comme tout le reste de l'économie, demeurent dans une longue

inaction. Aussi les Suédoises, les femmes russes du nord sont-elles rarement réglées avant l'âge de seize à vingt ans. Néanmoins on observe quelques exceptions à cet égard : les femmes samoïèdes, par exemple, qui vivent sous le soixante-dixième degré de latitude nord, sont réglées à onze ans. Il en est à peu près de même des Lapones, des Ostiaques, des Kalmoukes, etc.; mais la petitesse de leur taille, une nourriture tout animale, de poissons, qu'on sait être stimulante et aphrodisiaque en général; leur séjour presque continuel dans des habitations souterraines, où règne une chaleur étouffante, où les individus de l'un et de l'autre sexe couchent pêle-mêle presque nus sur des bancs ou sur des poêles; le père et la mère ne pouvant jouir des droits du mariage que leurs enfans n'en soient témoins, toutes ces causes ne doivent-elles pas accélérer l'époque de la menstruation chez ces peuplades polaires?

Dans chaque climat, le tempérament fait varier la première apparition des règles. Les femmes robustes, nerveuses, anticipent sur celles qui sont d'une constitution faible et lymphatiques. Le genre de vie ne contribue pas moins à les rendre précoces ou tardives. C'est ainsi, par exemple, que le séjour des grandes villes, où une infinité de circonstances concourent à augmenter la susceptibilité nerveuse, hâte ordinairement la menstruation. Là, une vie molle et oisive, une nourriture succulente, l'abus des mets épicés, des boissons spiritueuses; les spectacles, où l'amour se présente sous toutes ses formes; les veilles prolongées dans les cercles et les bals; les tableaux voluptueux, une musique molle, les exemples de dissolution domestique, la lecture des romans, provoquent un état d'excitation très-marquée dans tout le système nerveux; l'impression qu'il reçoit se communique aux organes dont les sympathies sont plus faciles à mettre en jeu; l'utérus devient le siége d'une congestion prématurée et la jeune fille se voit avec étonnement pourvue de tous les attributs de la femme. Mais que d'inconvéniens n'entraîne pas à sa suite une telle précocité! Le tempérament n'est en quelque sorte

qu'ébauché, et il ne peut achever de se former : prodigue avant d'avoir du superflu, la nature, chez cette jeune fille, perd, pour l'entretien d'une fonction arrivée trop tôt, des sucs qui étaient nécessaires au développement de ses organes.

Si nous passons de la ville à la campagne, des phénomènes absolument opposés s'offrent à notre attention. Dans cette classe nombreuse et trop peu estimée de la société, les femmes partagent les travaux des hommes ; un exercice presque continuel tient leur esprit dans un état de calme rarement troublé par les passions ; elles connaissent le repos, mais ignorent l'oisiveté ; des alimens abondans, réparateurs, mais non stimulans, soutiennent leurs forces sans les exalter ; les muscles sont développés aux dépens du système nerveux ; enfin rien ne s'oppose au libre exercice de toutes les fonctions. Le développement du corps une fois achevé, les règles paraissent ; et déjà la jeune villageoise commence à goûter, dans une menstruation facile et sans orages, les doux fruits d'une vie simple et laborieuse.

L'apparition des règles est l'effet le plus frappant et le signe le moins équivoque de la révolution qu'éprouve la femme à l'époque de la puberté. A cet âge, appelé par *Buffon* le printemps de la nature, la jeune fille paraît presque changer d'existence : tout s'anime alors ; sa sensibilité est plus vive ; sa figure se colore davantage ; ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression ; le tissu cellulaire prend un accroissement subit, et donne à toutes ses parties les formes les plus attrayantes ; les glandes mammaires se développent ; le mamelon grossit, rougit, devient très-sensible, même douloureux ; les diverses parties qui composent le larynx éprouvent un changement remarquable, et la voix, de grêle qu'elle était, acquiert plus de force et d'éclat. Les organes génitaux, qui jusque-là n'avaient vécu, pour ainsi dire, que d'une vie végétative, sortent de ce profond engourdissement ; à l'état d'inertie où ils étaient plongés succède l'exaltation des propriétés vitales, et dès cet instant l'utérus devient un centre d'activité où viennent aboutir presque toutes

les sensations et tous les mouvemens de la femme, et un foyer d'où partent sans cesse des irradiations sympathiques qui vont se répandre dans tout le système : les os du bassin s'évasent, s'agrandissent et se consolident ; la région pubienne s'ombrage de poils ; les nymphes deviennent rouges, très-sensibles ; le clitoris se prononce ; la membrane de l'hymen se distend ; et le canal vulvo-utérin devient susceptible de dilatation, et acquiert une sensibilité plus vive. La révolution qui s'opère dans les facultés morales de la femme à l'époque de la première menstruation n'est pas moins digne de fixer l'attention. La jeune fille quitte les jeux simples de l'enfance ; ils ne lui suffisent plus : de nouvelles idées succèdent à celles qui l'avaient constamment occupée : elle sent dans son cœur un vide qu'elle cherche vainement à remplir. Inquiète des désirs vagues et obscurs dont elle est tourmentée, elle croit retrouver dans la solitude le calme qu'elle a perdu ; son imagination vive, mobile, ne fait qu'augmenter son trouble ; la plus légère cause la fait rougir ; elle semble s'étonner de l'innocence qui naguère embellissait son âge ; son embarras décèle des sentimens nouveaux et paraît signaler les émotions et les combats qu'elle commence à livrer à l'amour. C'est alors qu'on a dit que l'esprit venait aux filles ; et ce n'est pas sans fondement. En effet, les premières années qui suivent la nubilité sont quelquefois accompagnées d'une explosion de talens de plusieurs genres : « J'ai « vu, dit *Cabanis*, la plus grande fécondité d'idées, la plus bril- « lante imagination, une aptitude singulière à tous les arts se dé- « velopper tout à coup. »

La plupart des phénomènes que nous venons de signaler sont les avant-coureurs du flux menstruel qui veut s'établir. Cette évacuation, qui est le complément de la puberté, s'annonce par des signes qui caractérisent la plénitude du système circulatoire, et l'influence de l'utérus sur toute l'économie. La jeune fille éprouve alors des douleurs vagues, des lassitudes spontanées, des engourdissemens dans les lombes, le bassin, les aines et les cuisses ; il y a prurit, éréthisme, chaleur et léger gonflement des parties

génitales externes; durcissement et sensibilité des seins; céphalalgie, tintemens d'oreilles, vertiges, éblouissemens; les yeux deviennent rouges, sensibles et larmoyans; la circulation s'accélère; le pouls est dur, inégal, intermittent; il n'est même pas rare que la fièvre s'allume, surtout lorsque l'individu est pléthorique; quelquefois le sang coule des narines; le cœur palpite à la moindre émotion; il survient des bouffées de chaleur, des efflorescences cutanées, surtout à la face; la respiration est moins libre qu'à l'ordinaire; il y a plus ou moins d'oppression; l'appétit se perd ou se déprave; certaines filles sont tourmentées de caprices ou de goûts bizarres; les sécrétions et les excrétions se dérangent; le sommeil est agité, inquiet, et souvent interrompu par des rêves fatigans.

Mais à peine s'est-il écoulé quelques gouttes de sang, que l'exaltation vitale diminue; il s'opère une détente générale dans toute l'économie; les yeux perdent leur éclat; ils sont ternes, caves, et cernés d'un cercle livide. Alors la jeune fille, comme étonnée de tous ces phénomènes, reste pendant quelque temps dans l'accablement et la langueur. Enfin tout rentre dans l'ordre, et les fonctions reprennent un cours libre et facile.

Cette première éruption des règles est suivie d'un intervalle plus ou moins long, suivant le tempérament, le genre de vie, etc. : plusieurs mois, quelquefois un an, s'écoulent avant qu'une nouvelle congestion utérine se manifeste. Ces retards s'observent souvent chez les femmes d'un tempérament lymphatique, ou dont la constitution est faible ou détériorée. Cependant à la longue la nature se soumet à cette hémorrhagie, et son retour périodique s'annonce à peu près par les mêmes phénomènes que nous avons déjà décrits; si bien que la femme reconnaît aisément quand ses règles doivent couler.

Une fois établi et devenu régulier, l'écoulement reparaît assez exactement tous les mois chez la plupart des femmes : cependant on en voit qui sont réglées tous les quinze jours, d'autres qui

ne le sont que tous les deux mois ; quelques-unes plus rarement encore. Chez certaines femmes, la période menstruelle est tellement fixe, qu'elle varie à peine de quelques heures : il en est, au contraire, qui présentent sous ce rapport la plus grande irrégularité ; mais le plus souvent cela tient à des écarts de régime ou à quelques dérangemens dans la santé. En général, on observe que les périodes de cette excrétion sont d'autant plus rapprochées, que les femmes habitent des climats plus chauds, qu'elles se livrent davantage à la bonne chère, aux passions vives et aux plaisirs de l'amour.

Quant à la durée de l'écoulement, elle présente aussi les plus grandes variétés et les plus grandes anomalies. Chez la plupart des femmes, le sang coule pendant trois ou quatre jours ; chez d'autres, pendant deux seulement ; et chez quelques-unes, pendant six, huit ou dix. Le genre de vie apporte d'ailleurs beaucoup de modifications à cet égard : c'est ainsi que chez les femmes prostituées il se prolonge souvent pendant dix et même douze jours ; tandis que chez d'autres, qui observent les lois de l'hygiène et les préceptes de la morale, l'écoulement ne fait en quelque sorte que se montrer pour disparaître aussitôt. On en a vu chez lesquelles les règles s'arrêtaient au bout de deux ou trois jours pour achever ensuite leur cours. Le médecin doit donc s'informer de l'ordre qu'elles suivent dans leurs retours périodiques, et du temps pendant lequel elles coulent, s'il ne veut pas s'exposer à nuire au lieu d'être utile, en prenant pour des maladies ce qui est un effet de la nature ou de l'habitude.

La quantité de sang que perdent les femmes chaque mois n'est pas la même chez chacune d'elles. Les causes qui font varier sa première apparition et la durée de l'écoulement font aussi varier sa quantité. Ainsi, sous l'équateur, les menstrues sont beaucoup plus considérables que dans les climats très-froids ; elles y sont également plus abondantes que dans nos climats tempérés. Les femmes d'un tempérament nerveux, mélancolique, bilieux, sont en général

réglées beaucoup plus abondamment que les femmes robustes et grasses. Ces dernières souffrent même impunément des interruptions ; il semble que chez elles tous les liquides soient entraînés au bénéfice des tissus graisseux et cellulaire. Il en est de même des femmes voluptueuses, toutes choses égales d'ailleurs, relativement à celles qui sont naturellement froides et indifférentes pour les hommes. Les premières perdent abondamment, tandis que chez les secondes l'écoulement est quelquefois à peine sensible. On voit cependant des femmes phlegmatiques avoir des règles abondantes. L'évacuation menstruelle est moins considérable chez les villageoises que chez les citadines, soit à cause de leur exercice continuel, soit parce qu'elles sont exemptes des vices des grandes sociétés.

Au reste, on ne peut évaluer qu'approximativement la quantité de sang évacuée chaque mois, puisqu'une foule de circonstances la font varier. On rencontre des femmes qui perdent à peine une once de sang; on en voit au contraire qui en perdent une livre et plus, sans que leur santé en soit altérée. En France, cette quantité paraît être généralement de quatre à huit onces. (Dict. des Sciences médicales.)

Le sang des règles paraît de même nature que celui qu'on tirerait d'une autre partie du corps. Chez une femme bien portante et bien constituée, ce sang est rouge, vermeil, et se coagule promptement. *Hippocrate* le compare à celui d'une victime : *Procedit autem sanguis qualis à victimâ citòque concrescit, si sana fuerit mulier.* (*De Morb. mulieb.* lib. 1.)

Mais que de changemens, que d'altérations il peut offrir, suivant une foule de circonstances physiologiques et pathologiques ! Chez les sujets scrophuleux, et chez tous ceux où prédominent les fluides blancs, le sang des règles est décoloré ; chez les scorbutiques, il est quelquefois noirâtre et fétide. On sait qu'il est des femmes qui exhalent pendant leurs règles une odeur si forte, qu'elles en deviennent rebutantes. C'est ce qu'on observe fréquemment chez les

femmes rousses, et quelquefois chez les brunes, surtout en été, quand elles n'ont pas soin de se laver ou de changer de linge.

Les propriétés irritantes que le flux menstruel peut présenter dans ces circonstances ne sauraient être révoquées en doute. Certains écoulemens, même assez opiniâtres, survenus chez des hommes qui s'étaient livrés aux plaisirs amoureux pendant le temps des règles, en sont une preuve convaincante. C'était sans doute pour cette raison que Moïse, législateur des Hébreux, voulait qu'on suspendît les approches conjugales toutes les fois que les femmes seraient dans cet état : *Mulier quæ, redeunte mense, patitur fluxus sanguinis, septem diebus separabitur; si coierit cum illâ vir tempore menstruali, immundus erit.* (*Levit.*, cap. 15.)

Mais si, dans quelques circonstances, le sang menstruel, peut acquérir des propriétés qui le rendent capable de produire les effets dont nous venons de parler, doit-on penser avec *Aristote, Pline,* et plusieurs médecins célèbres, qu'il peut corrompre les liqueurs, faire tourner le lait, porter la stérilité dans les campagnes, etc., etc.? « En séparant ce que l'opinion des anciens a d'erroné et d'exagéré, « dit *Fourcroy,* elle présente à l'observateur impartial quelque « chose de vrai qu'il faut approfondir par des expériences exactes, « au lieu de nier ce que l'on n'a point conçu. »

Quelle est la cause des règles? à quoi tient leur périodicité? Les auteurs donnent sur ce point une infinité d'explications; mais il est évident aujourd'hui que la menstruation et son retour périodique tiennent aux lois générales qui régissent l'économie, et qu'elle n'est susceptible d'aucune explication rigoureuse, ni même approximative.

Une question plus importante, et qui a de même été débattue par les auteurs, c'est de savoir quelle est la source des règles. On pense assez généralement maintenant que le sang s'écoule des capillaires artériels qui s'ouvrent dans la cavité du corps de l'utérus : il peut également venir de l'intérieur de son col ou du vagin, comme on en a des exemples; mais le plus ordinairement c'est la surface

interne du corps de la matrice qui est le siége de l'écoulement. Cette hémorrhagie a quelquefois été attribuée à la rupture des petits vaisseaux ; mais l'intégrité de cette surface pendant et après l'écoulement sanguin, les anomalies sympathiques auxquelles il est sujet, son interruption subite et sa reprise l'instant d'après, les symptômes avant-coureurs des hémorrhagies actives et qui annoncent l'exaltation des forces vitales, etc., tout prouve que la menstruation n'est autre chose qu'une véritable exhalation analogue à toutes les autres excrétions de ce genre, et soumise comme elles à la sensibilité de l'organe dans lequel elle s'accomplit. Pendant toute la durée de son existence, cette fonction est comme le signe, et pour ainsi dire la mesure de la santé des femmes. « Sans elle, dit *Roussel*, la beauté « ne naît point ou s'efface ; l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, « l'âme tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement. » On ne doit donc pas la considérer comme une action purement locale, c'est à-dire exclusivement bornée à l'organe chargé spécialement de l'accomplir ; elle est au contraire manifestement liée à toutes les autres fonctions qu'elle tient plus ou moins sous son empire, et auxquelles elles est à son tour subordonnée. On sait qu'il est des circonstances où elle devient la crise et le moyen de guérison de plusieurs affections chroniques ; et le médecin praticien connaît bien les effets de cette importante fonction sur l'économie animale, lorsqu'il lui confie un grand nombre de maladies.

Pendant la menstruation, les femmes sont plus faibles, plus délicates, plus faciles à émouvoir ; elles sont sujettes à des caprices très-singuliers, à des goûts bizarres, et à un changement dans leur caractère, qui devient plus irascible, enclin à la tristesse et à l'hypochondrie. C'est alors qu'elles méritent les plus grands ménagemens, et qu'il faut tout mettre en usage pour éviter la suppression d'un écoulement dont l'absence continuelle entraînerait, comme nous le verrons, les accidens les plus fâcheux.

Néanmoins les fonctions de l'utérus ont un terme ; l'évacuation

périodique doit cesser à une certaine époque de la vie. Il en est de la cessation comme de l'établissement des menstrues; cette époque est également sujette à varier. Dans nos climats elle arrive entre quarante-cinq et cinquante ans; elle se montre plus tôt dans les pays chauds; elle est plus tardive dans le nord. En général, les femmes nubiles de bonne heure commencent plus tôt à décliner, et deviennent stériles avant les autres. Dès l'âge de trente ans, elles sont vieilles en Asie. (Paxman, *Medicina Indorum*). Passé trente ans elles ne conçoivent plus à Java. (*Philos. trans.*, n.° 243.) Quelques femmes ont néanmoins prolongé leur fécondité bien au-delà de quarante-cinq et de cinquante ans. On en cite qui sont encore devenues mères à soixante, d'autres à soixante-et-dix; mais ces exemples sont fort rares; et le plus souvent l'écoulement des règles à un âge aussi avancé, loin d'annoncer la santé, signale une maladie chronique de la matrice.

Telles sont les considérations générales par lesquelles j'ai cru devoir commencer cette dissertation. De plus longs détails sur la menstruation m'auraient éloigné des bornes que je me suis prescrites. D'ailleurs je n'ai point, dans ce premier essai, la prétention d'offrir des lumières nouvelles sur cet objet, ni sur celui qui va m'occuper : heureux si, pénétré de l'importance de mon sujet, je puis me rendre utile à la société, et prouver à mes juges que j'ai su profiter des savantes leçons qui se font au sein de la faculté de médecine de Paris !

DE L'AMÉNORRHÉE, OU SUPPRESSION DES RÈGLES.

L'aménorrhée, mot dérivé de trois racines grecques, de l'α privatif, de μην, μηνος, *mois*, et de ρεω, *je coule*, désigne tous les cas où les femmes sont privées de l'écoulement périodique qui caractérise leur sexe. Mais, loin de donner à ce mot une acception aussi étendue, nous en bornons l'application aux suppressions accidentelles qui

surviennent depuis l'époque où la menstruation s'est établie d'une manière régulière jusqu'à sa cessation à l'âge critique.

Classification. Sauvages, qui a tant multiplié les classes, les divisions et sous-divisions de maladies, ne fait point mention de l'aménorrhée dans sa Nosologie. *Cullen* l'a rangée dans la classe des suppressions naturelles. *Sagar* et *Linné* en ont fait un genre qu'ils ont également placé dans la classe des suppressions. M. le professeur *Pinel* l'a rapportée à l'ordre des hémorrhagies des membranes muqueuses, et l'a considérée comme un des accidens de l'écoulement menstruel qui forme le sixième genre dans cette classe de maladies.

Causes de l'Aménorrhée.

Les causes qui concourent à produire l'aménorrhée sont très-nombreuses et très-variées. Nous nous bornerons, comme l'a fait M. le professeur *Royer-Collard,* à l'exposition des causes prédisposantes et des causes occasionnelles.

Causes prédisposantes. Parmi les causes prédisposantes, les unes dérivent du tempérament de l'individu et de la sensibilité particulière de l'utérus ; les autres émanent de l'éducation et du genre de vie.

Tempérament. Quoique toutes les femmes en général puissent être affectées de suppressions menstruelles, on observe néanmoins que certaines constitutions les rendent plus fréquentes et plus dangereuses. Ainsi les tempéramens sanguin, lymphatique et nerveux, se prêtent particulièrement aux irrégularités de la menstruation. Le premier, qui se caractérise par la prédominance du système sanguin sur tous les systèmes de l'économie, et par la vivacité des mouvemens organiques, favorise les congestions locales et prédispose à la suppression de celle dont l'utérus est devenu le siége. C'est au peu d'activité de ce système, et surtout à l'état de langueur et

de faiblesse générale qu'il faut attribuer cette facilité avec laquelle les règles s'arrêtent chez les femmes d'un tempérament lymphatique. Cependant, chez la plupart d'entre elles, son influence est balancée par l'influence contraire des systèmes sanguin et nerveux. La prédominance de ce dernier est une des causes prédisposantes les plus fréquentes de cette maladie. Les mouvemens tumultueux qui résultent de la mobilité excessive des nerfs, les troubles qu'elle entretient dans l'économie, s'opposent à l'exercice régulier de toutes les fonctions et principalement de la menstruation.

Sensibilité particulière de l'utérus. Chaque organe a sa vie propre, comme l'a observé *Bichat*, et, avant lui, *Bordeu;* c'est de l'ensemble de ces vies partielles que se compose la vie générale. Mais si l'un d'eux, par son organisation et ses propriétés, concentre et absorbe une grande somme de mouvemens vitaux, il modifiera plus ou moins l'économie, et la soumettra, pour ainsi dire, à son empire. L'utérus nous en fournit un exemple remarquable : cet organe a une manière d'être si particulière, une sphère d'action si étendue, qu'*Aristote*, *Platon*, *Arétée*, le considéraient comme un animal dans un autre, et lui ont assigné divers tempéramens, dont l'exposition m'entraînerait dans des discussions futiles et surannées. L'excès ou le défaut de sensibilité mérite principalement l'attention du praticien. Le premier de ces deux états s'annonce, dans la plus tendre jeunesse, par des désirs ardens, par la recherche des sensations vives, par une grande propension à l'amour; la menstruation est précoce, et souvent orageuse. Au contraire, l'insensibilité ou l'apathie de l'utérus a pour caractère l'indifférence pour les plaisirs de Vénus, une menstruation lente, tardive, peu considérable, et exempte des secousses et des phénomènes nerveux.

Education et genre de vie. Personne n'ignore l'influence de l'éducation et du genre de vie sur l'homme. C'est une loi fondamentale de l'économie, que les organes ne croissent et ne se fortifient qu'en

remplissant la mesure d'action qui leur est propre. Des exercices convenables, des études bien dirigées, en modifiant nos dispositions naturelles, en formant nos mœurs, appellent les forces vers chacun des organes, les y distribuent dans une proportion constante et uniforme, d'où résulte l'harmonie de la santé. Par une raison contraire, la longue inaction d'un organe, en le privant de la portion d'influence vitale qui lui était destinée, arrête son développement, et porte dans les autres un excès de vie qui altère souvent leurs fonctions. C'est ainsi que la continence chez les femmes naturellement portées aux jouissances vénériennes, et chez d'autres l'abus des mêmes jouissances ou de la masturbation, peut donner lieu à tous les désordres de la menstruation. D'après ces principes, on sent que tous les moyens physiques ou moraux, capables de modifier le tempérament général, ou d'agir sur le tempérament partiel de l'utérus, pourront disposer à l'aménorrhée. C'est donc aux parens jaloux de conserver la santé de leurs filles, à diriger leur éducation d'une manière conforme aux lois de l'hygiène et aux préceptes de la morale. Mais que d'exemples du contraire s'offrent chaque jour à notre attention ! Là c'est une mère dont la craintive prévoyance écarte loin de sa fille jusqu'aux plus légères variations atmosphériques; une vie molle et oisive, une nourriture succulente et de haut goût, des lits doux et chauds, un sommeil prolongé, etc., lui paraissent les moyens les plus convenables à la délicatesse de ses organes, Ici, sous prétexte de la former au bon ton, on détourne les forces vitales de leur cours naturel par l'exercice prématuré des facultés intellectuelles : vous la voyez introduite de bonne heure dans les sociétés où règne la coquetterie : on l'entoure des objets les plus séduisans : les idées qu'elle acquiert en font naître d'autres plus dangereuses encore ; et l'amour, avec tous les excès et toutes les passions qui forment son cortége, vient éveiller son imagination. Bientôt on la voit à son tour, tantôt demi-nue, braver scandaleusement les intempéries des saisons et les vicissitudes atmosphériques ; tantôt

se surcharger de vêtemens inutiles et se condamner péniblement à respirer un air malsain et vicié. Avide de sensations, elle recherche avec ardeur tout ce qui peut ébranler ses sens et remuer son imagination; les fêtes, les bals, les spectacles, la lecture et les conversations licencieuses deviennent des objets indispensables à ses plaisirs. Comment une éducation et un genre de vie semblables ne porteraient-ils pas le trouble et le désordre dans l'exercice de la menstruation?

Causes occasionnelles. Elles peuvent agir d'une manière lente ou subite.

La suppression des menstrues, déterminée par une action lente et progressive, reconnaît pour cause tout ce qui tend à affaiblir ou à détruire l'énergie vitale. A ces causes on doit rapporter toutes les affections morales tristes, le chagrin, un amour contrarié, la jalousie, la haine, l'indigence, une nourriture insuffisante et de mauvaise qualité, l'abus des boissons tièdes, l'air insalubre, la malpropreté, le défaut de vêtemens pendant la saison froide, l'abus des bains, des lotions tièdes, une vie trop sédentaire, un sommeil immodéré, l'excès du travail et des veilles, des évacuations trop abondantes, l'abus des plaisirs vénériens.

Quant aux causes qui agissent au moment même de la menstruation, et qui en arrêtent subitement le cours, leur influence sur l'utérus peut être directe ou sympathique. L'action plus ou moins vive qu'elles impriment aux organes internes ou externes se répète sur la matrice, y produit une irritation analogue, ou un état de spasme qui s'oppose à l'écoulement des règles, ou bien elle détourne le mouvement fluxionnaire qui porte le sang vers l'utérus, pour le diriger vers une autre partie, à raison de l'irritation dont elle est devenue le siége. Parmi ces causes, les plus fréquentes sont l'immersion des membres dans l'eau froide, le bain à l'eau froide, l'impression subite du froid, surtout aux parties génitales; les injections ou applications astringentes aux mêmes parties; des boissons

froides ouglacées lorsqu'on est en sueur; l'usage intérieur des astringens, une indigestion, un excès d'alimens succulens ou épicés, de boissons spiritueuses ou aromatiques; des médicamens intempestivement administrés, une saignée du bras; le coït; une odeur forte et pénétrante; une douleur vive, un coup, une chute sur les mamelles; en un mot, toute action capable de produire une révolution dans l'économie et d'intervertir l'ordre de ses mouvemens.

Symptômes.

Les symptômes de l'aménorrhée ne sont ni moins nombreux ni moins variés que ses causes. Nous les diviserons en *symptômes locaux* et en *symptômes généraux*.

Aux premiers se rapportent ceux qui ont leur siége vers les organes de la génération, ou les maladies qui attaquent l'uterus et ses dépendances. Les plus ordinaires sont, des douleurs et des tiraillemens dans les aines et dans les lombes; des coliques, des tranchées utérines plus ou moins violentes, un sentiment de pesanteur dans l'hypogastre, de pulsation et de chaleur extraordinaire dans le vagin. Chez certains individus, la matrice devient le siége d'une inflammation active, qui menace les jours de la malade, soit par une mort prompte, soit par la formation successive d'un squirrhe, d'un cancer, etc. Dans quelques cas, l'inflammation paraît bornée à la membrane muqueuse de l'utérus et du vagin, d'où résultent les flueurs blanches ou catarrhe utérin, qui passe souvent à l'état chronique. Dans d'autres circonstances, les ovaires, la vessie ou le péritoine, sont principalement affectés. Enfin quelquefois le volume du ventre augmente, et s'accroît tellement dans son contour, que chez les femmes mariées il fait souvent naître de fausses espérances.

Quant aux symptômes généraux ou sympathiques qui suivent l'aménorrhée, ils sont si nombreux et si variés, qu'il est peu de maladies sous lesquelles ils ne puissent s'offrir. En effet, tant que la

nature n'aura pas ouvert aux fluides superflus une voie d'expulsion, la dépense des forces qui devait avoir lieu par l'utérus tendra toujours à s'opérer aux dépens de quelque système de l'économie ou de quelque organe en particulier; d'où résulteront des désordres plus ou moins grands, suivant la nature de la maladie, et suivant une foule de circonstances qu'il serait trop long d'énumérer. Ces désordres vitaux sont presque toujours l'effet de l'exaltation d'action de quelque organe, lorsque la suppression des règles a été subite, et qu'elle n'est point due à des causes débilitantes qui ont agi lentement, et déterminé une faiblesse générale ou locale plus ou moins prononcée. On observe que c'est spécialement sur le système ou sur l'appareil organique, où les forces prédominent le plus, que l'action vitale tend à s'établir dans cette circonstance. C'est ainsi, par exemple, que dans la jeunesse les phénomènes qui suivent l'aménorrhée portent principalement sur les poumons; tandis que les viscères abdominaux sont plus souvent affectés aux approches de l'âge critique. On conçoit donc aisément que, s'il se trouve un organe qui soit dans un état actuel d'irritation, c'est vers ce point que se porteront les fluides en vertu de ce principe physiologique, *ubi stimulus, ibi fit affluxus.* On remarque également que les symptômes généraux de cette maladie prennent ordinairement le caractère des propriétés vitales des organes où ils se développent; ils affectent une marche chronique dans les tissus blancs; aiguë, dans ceux qui sont pourvus de vaisseaux sanguins, comme la peau, les muscles, etc. Du reste, la nature des phénomènes sympathiques indiquera presque toujours quel est le système spécialement affecté. L'examen de ces divers symptômes ou accidens secondaires appartient à un traité complet de pathologie, et serait étranger à cette dissertation. Je vais seulement énumérer les principaux, et je suivrai dans leur exposition l'ordre nosologique établi par M. le professeur *Pinel*

Fièvres. Presque toutes peuvent être la suite de l'aménorrhée. Leur genre, leur espèce varie suivant les causes prédisposantes et occasionnelles. La fièvre inflammatoire s'observe principalement chez les personnes jeunes, robustes, d'un tempérament sanguin.

Phlegmasies. — 1.° *A la peau.* On voit souvent des éruptions anomales, de petits furoncles, des érysipèles, des dartres plus ou moins rebelles au visage on dans d'autres parties du corps, surtout si la femme a déjà éprouvé quelques affections cutanées.

2.° *Sur les membranes muqueuses.* Il n'est pas rare de voir l'aménorrhée suivie d'otites, d'ophthalmies, d'aphthes, d'angines, de catarrhe bronchique et pulmonaire ; mais on observe plus souvent encore la gastrite, l'entérite, ou la gastro-entérite ; car, de tous les organes de l'économie susceptibles de participer aux désordres de la menstruation, il n'en est point qui soient plus fréquemment affectés que l'estomac et les intestins. En effet, n'arrive-t-il pas le plus ordinairement que la suppression des règles est suivie de perte d'appétit, de nausées, de vomissemens, de coliques, de constipation ou de diarrhée? M. *Broussais* a observé que, dans la plupart des cas, c'est à l'irritation de la membrane muqueuse du canal intestinal qu'on doit attribuer ces troubles dans les fonctions digestives, les céphalalgies, le malaise général, et la fièvre hectique qu'on remarque chez certaines femmes affectées depuis long-temps de suppression menstruelle.

3.° *Dans les tissus séreux et celluleux.* Nous y trouvons les phlegmons (peu communs), certaines fluxions de la face ; la phrénésie, la pleurésie ; la péripneumonie, l'hépatite, etc.

4.° *Dans les tissus musculaire, fibreux, synovial.* Nous pouvons rapporter ici les affections goutteuses, rhumatismales, les tumeurs blanches, et les hydropisies des articulations.

Hémorrhagies. Cet ordre embrasse toutes les hémorrhagies supplémentaires. Celles qu'on a le plus souvent observées sont, l'épistaxis, l'hématémèse, l'hémoptysie. Elles peuvent se manifester également par les oreilles, par l'intérieur de la bouche, par l'anus, par les voies urinaires, par la surface de la peau, comme par les mamelles, l'ombilic, par les sueurs, par la surface d'une plaie, d'un ulcère, etc.

Névroses. La prédominance du système nerveux chez les femmes rend les accidens qui en dépendent extrêmement nombreux et variés. Quelquefois les sens sont sympathiquement dérangés dans leurs fonctions, et offrent une foule d'anomalies nerveuses. Les désordres les plus ordinaires sont, des tintemens d'oreille, la surdité, le strabisme, la perversion de l'odorat, la perte ou la dépravation du goût. Ceux des fonctions cérébrales s'annoncent fréquemment par des céphalalgies, des étourdissemens, l'insomnie, quelquefois même l'apoplexie. D'autres fois on observe l'hystérie, l'épilepsie, l'hypochondrie, la manie, le tétanos, des convulsions, des paralysies plus ou moins complètes; des spasmes de l'œsophage, de l'estomac et de tout le canal intestinal; l'asthme convulsif, des palpitations etc. Enfin les femmes éprouvent quelquefois à la suite de l'aménorrhée les sensations les plus bizarres et les plus insolites.

Maladies organiques. L'influence sympathique que l'utérus exerce sur les principales fonctions peut déterminer alors le scorbut ou l'hydropisie, soit par suite d'une mauvaise nutrition, soit par l'épuisement de la force vitale du système vasculaire. L'anévrisme du cœur ou des gros vaisseaux, les varices, les tumeurs hémorrhoïdales, principalement chez les femmes pléthoriques; les affections cancéreuses, tuberculeuses, etc., sont quelquefois la suite de la maladie dont il s'agit. Ajoutons enfin que, si l'aménorrhée est ancienne, les affections secondaires dont les femmes

sont atteintes sévissent avec beaucoup plus d'intensité aux époques où cette évacuation devrait avoir lieu.

Diagnostic.

Rien de plus facile au premier coup-d'œil que de constater la suppression des menstrues d'après le rapport des malades ; mais elles ne sont pas toujours sincères ; et l'on sait que dans quelques cas l'aménorrhée peut exister pendant un temps assez long sans être accompagnée d'affections locales ou générales bien manifestes. Il est donc facile de tromper la bonne-foi du médecin ; aussi doit-il être très circonspect pour porter un jugement sain et exempt de toute méprise ; il doit même, dans beaucoup de circonstances, pousser la circonspection jusqu'à la plus sévère méfiance. S'il connaissait parfaitement la personne, ou s'il n'était appelé, dit *Astruc*, qu'auprès des femmes qui n'ont aucun intérêt à le tromper, il pourrait agir avec sécurité. Mais combien de ces modestes Agnès, dont on n'ose soupçonner la pudeur, accusent leur rigide vertu des maux qui trahissent plutôt les coupables suites de l'incontinence! Combien de vieilles coquettes qui, jalouses de conserver des charmes qui se flétrissent, et de retenir une jeunesse qui s'enfuit, cherchent à prolonger une évacuation dont elles considèrent la fin comme le terme de leur existence! Dans ces deux cas, le médecin ne doit point se laisser séduire par des apparences, ni prescrire des remèdes à l'aventure et sans précaution. D'un côté il produirait l'avortement, et quelquefois la mort de la mère et de son fruit ; de l'autre, en voulant rappeler le flux menstruel contre le vœu de la nature, il risquerait ou de provoquer des hémorrhagies dangereuses, ou d'amener des inflammations et le cancer de l'utérus. Il faut, je le répète, qu'il soit toujours en garde, et qu'il prenne les plus grandes précautions pour ne compromettre ni sa réputation, ni l'intérêt de la société, ni le salut de la femme qui le consulte. On ne peut tirer aucune induction des divers phéno-

menes ou des changemens que la femme éprouve, tant au physique qu'au moral, pendant que la menstruation existe, puisqu'ils peuvent être occasionnés par une infinité de causes différentes. Cependant tous ces signes, fussent-ils équivoques, doivent être pris en considération. Après quelques mois, les signes de la grossesse sont ordinairement assez distincts pour qu'on ne s'y trompe pas; mais dans les premiers temps la difficulté est plus grande; elle réclame autant de prudence que de sagacité. Voici néanmoins les différences les plus remarquables qu'on observe dans ces deux états; 1.° le teint conserve plus communément dans la grossesse son éclat et sa fraîcheur, tandis qu'il se décolore, pâlit et se fane dans l'aménorrhée; 2.° l'orifice de l'utérus se ferme après la conception; mais le plus ordinairement il demeure ouvert pendant la suppression des menstrues; 3.° dans l'aménorrhée commençante les femmes éprouvent des pulsations sourdes à la région utérine, avec une légère tuméfaction. Dans la grossesse, il n'y a point de ces pulsations, mais la matrice se dilate peu à peu, en remontant vers l'ombilic; 4.° les accidens de l'aménorrhée augmentent de plus en plus, tandis que ceux de la grossesse s'évanouissent ou se modèrent considérablement au bout d'un certain temps. D'ailleurs, après le quatrième ou cinquième mois, la grossesse est évidente; le toucher ne laisse aucun doute sur son existence, et ce n'est réellement qu'à cette époque qu'on peut prononcer. Ainsi, chez une jeune fille ou une jeune veuve qu'on ne connaît pas parfaitement, lorsqu'il n'existe que des symptômes légers, la prudence commande toujours de laisser passer quelques mois avant d'employer aucun moyen contre l'aménorrhée. Si c'est une femme qui cache soigneusement son âge, le médecin questionnera les personnes qui l'entourent; et si son adresse ne lui fournit aucun moyen de découvrir la vérité, il devra gagner du temps et agir avec lenteur, pourvu toutefois que les symptômes et le genre de vie de la femme motivent cette sage réserve. Tels sont les moyens d'éviter les méprises graves et de se mettre à l'abri des piéges que tendent si souvent les travers

de l'amour-propre. « A l'égard des phénomènes secondaires, l'im-
« portant est de bien saisir leur véritable caractère, de remonter
« à l'affection qui en est la source, et de ne pas les séparer de
« la maladie dont ils sont les symptômes. » (M. *Royer-Collard.*)

Prognostic.

Le prognostic de l'aménorrhée varie suivant les causes qui l'ont déterminée, suivant son degré d'ancienneté, suivant l'état antérieur de la menstruation; enfin, suivant la nature et l'intensité des symptômes de la maladie.

En général, celle qui provient d'un accident, et qui s'est déclarée d'une manière subite, laisse beaucoup plus d'espoir que celle qui tient à la constitution de l'individu, au genre de vie qui a précédé, à un long état d'épuisement, et surtout à des chagrins profonds qui ont amené lentement cette affection. La première cède quelquefois aux remèdes administrés à propos, ou guérit par les seuls efforts de la nature, tandis que la seconde occasionne les plus grands désordres dans l'économie, et quelquefois la mort de l'individu, en dépit des ressources de l'art.

On observe également que plus l'aménorrhée est ancienne, plus elle est opiniâtre. Attaquée de bonne heure, et surtout attaquée dans ses causes, elle cède avec facilité. Mais une suppression à laquelle la femme s'est habituée pendant plusieurs mois, ou même pendant plusieurs années, ne laisse presque aucun espoir de guérison, tant que les circonstances auxquelles elle doit son origne continuent d'exercer leur influence sur l'économie. Lors même que leur action n'aurait plus lieu, la guérison serait toujours longue, difficile, et souvent impossible, à cause des affections secondaires qui entretiennent la maladie. C'est ce que j'ai été à même d'observer à la clinique interne de l'Hôtel-Dieu, chez une femme dont les règles sont supprimées depuis dix mois par suite d'un bain froid. Des vomissemens de sang se sont déclarés et ont persévéré

pendant cinq mois avec plus ou moins d'intensité. Ensuite l'hématémèse s'est changée en vomissemens de matières muqueuses et alimentaires ; la plus grande partie des substances solides, et des liquides stimulans était rejetée peu de temps après leur introduction dans l'estomac. Enfin, depuis quelque temps la malade ne vomit plus qu'à des intervalles éloignés ; mais elle offre tous les symptômes de la gastrite chronique, qui s'exaspèrent considérablement à chaque époque menstruelle, et qu'on ne parvient à modérer que par de légères saignées du bras.

Il est à peine utile d'observer qu'avant de porter son prognostic le médecin doit s'assurer de l'état antérieur de la menstruation, de la fréquence et de la régularité plus ou moins grande dans les retours périodiques de cette évacuation, de sa durée ordinaire, et de la quantité de sang qui s'écoule à chaque époque menstruelle. On conçoit en effet que chez une femme dont les règles reviennent habituellement à des époques rapprochées, régulières et en abondance, le danger sera plus grand que chez celle qui ne perd qu'une petite quantité de sang, et qui n'éprouve cette évacuation qu'à des intervalles rares et indéterminés. C'est ainsi qu'en Laponie, où les femmes sont peu réglées, et seulement tous les trois ou quatre mois, la suppression de cet écoulement n'est souvent suivie d'aucun accident. Il en est de même relativement à sa durée. Personne n'ignore que les accidens seront plus fâcheux, si l'aménorrhée se déclare peu de temps après l'apparition des règles, chez une femme dont le sang coule habituellement pendant plusieurs jours. La dépense des forces qui se fera dans ce cas vers un autre point sera d'autant plus forte, que celle qui devait s'opérer par l'utérus aura été moins considérable.

Toutes choses égales d'ailleurs, l'aménorrhée est plus dangereuse en hiver qu'en été ; dans les pays froids et tempérés que dans les pays chauds. Néanmoins, dans les régions très-froides, sur les bords de la mer Glaciale, par exemple, où les mouvemens vitaux sont en quelque sorte paralysés, les femmes sont à peine

réglées, et le prognostic de la suppression est souvent peu fâcheux.

Parmi les affections produites par l'aménorrhée, les unes, purement locales et assez ordinaires, ne présentent aucun danger : telles sont les douleurs et les tiraillemens dans les lombes, les coliques et les tranchées utérines. On les voit seulement acquérir, chez quelques femmes dont l'utérus jouit d'une grande sensibilité, un degré d'intensité qui les rend très-douloureuses, et quelquefois insupportables. Mais il n'en est pas de même de l'inflammation, du squirrhe et du cancer, qui attaquent la matrice dans les mêmes circonstances. Le danger de ces maladies est connu de tout le monde : les dernières sont généralement regardées comme incurables. Heureusement il est rare qu'elles soient produites par des suppressions accidentelles ; elles se développent bien plus fréquemment à l'époque de la cessation des menstrues.

Quant aux autres maladies qui accompagnent ou suivent l'aménorrhée, on en tirera un prognostic d'autant plus fâcheux, qu'elles auront duré plus long-temps, qu'elles seront plus intenses, et qu'elles occuperont des organes plus essentiels à la vie. Si elles y ont produit des altérations profondes, il en résultera de nouvelles maladies plus importantes que la première, et qui la rendront incurable.

Traitement.

Dans le traitement de l'aménorrhée, le praticien a deux indications à remplir : empêcher le développement des causes prédisposantes, et prévenir l'action des causes occasionnelles ; combattre la maladie lorsqu'elle est déclarée : de là deux sortes de traitemens, l'un préservatif et l'autre curatif.

Traitement préservatif. 1.° *Empêcher le développement des causes prédisposantes.* S'il n'est pas possible de choisir son tempérament, on peut du moins en corriger ou en seconder l'influence, selon qu'il est vicieux ou favorable. Le meilleur moyen d'y parvenir

consiste à diriger d'une manière convenable l'éducation et le genre de vie. Or, on n'atteindra ce but qu'en opposant constamment l'action des différens matériaux de l'hygiène à celle du tempérament. Nous allons tâcher d'exposer les règles principales qu'on doit observer dans l'emploi de ces moyens; et nous suivrons à ce égard la belle division établie par M. le professeur *Hallé*.

Tempérament sanguin. La femme naturellement sanguine, robuste, chez laquelle tous les actes de l'économie annoncent une excitation des forces vitales, supporte avec peine un air trop sec, trop vif ou trop variable; tandis qu'elle brille de santé sous l'influence d'une température douce et uniforme. Les grandes assemblées, les chambres chaudes et fermées lui sont nuisibles, surtout aux approches menstruelles. Elle doit bannir les chaufferettes, porter des vêtemens légers, et d'une largeur suffisante pour ne pas gêner les mouvemens; ainsi qu'elle proscrive les corsets de baleine, et tout ce que la vaine coquetterie a pu inventer au mépris des lois de l'hygiène; qu'elle couche sur des lits de crin ou de laine. Les bains dans l'eau seulement dégourdie, les lotions d'eau pure ou légèrement aiguisée avec un acide, lui seront toujours utiles. Elle s'abstiendra des viandes noires, salées ou fumées; des vins généreux, des liqueurs alcoholiques, du café, dont l'action sur le système sanguin et nerveux détermine de grands désordres dans la menstruation. On conseillera une diète tempérante, les végétaux, les fruits de la saison, des boissons acidules, tels que le petit-lait, la limonade, etc. Elle évitera un sommeil trop prolongé; l'exercice du corps sera poussé jusqu'à la fatigue. C'est aux femmes de ce tempérament, où les facultés pèchent par un excès de vie, que peut convenir la saignée du pied, pour procurer une détente et un relâchement général; faute d'y recourir lorsque la nature succombe comme étouffée sous le poids de ses propres forces, il peut se développer, à la plus légère cause, une phlegmasie ou une congestion mortelle dans un des principaux

viscères. Le moment le plus propre à favoriser l'action de la saignée serait de la pratiquer trois à quatre jours avant l'apparition des symptômes qui annoncent ordinairement que la nature fait effort pour produire les règles. J'ai vu ce moyen réussir en pareille circonstance chez une femme affectée depuis deux mois d'une ophthalmie très-intense; non-seulement la saignée guérit la maladie, mais encore l'écoulement périodique fut beaucoup plus abondant que de coutume. Enfin la femme de ce tempérament devra faire en sorte de se préserver des émotions vives, et de se dérober aux objets et aux circonstances qui peuvent les exciter ou les renouveler trop fréquemment.

Tempérament lymphatique. Chez la femme éminemment lymphatique, il faut au contraire réveiller la sensibilité et ranimer l'activité du système sanguin. Un air vif et sec, l'insolation fréquente, une habitation bien éclairée et exempte d'humidité, des vêtemens chauds et légers, des caleçons dans les temps froids, des frictions sèches et quelques lotions aromatiques; dans quelques cas, l'usage modéré des bains froids, dont la durée sera très-courte; des alimens toniques et excitans, les chairs des animaux adultes, le bœuf, le mouton, et toutes les viandes noires, un vin généreux pris avec réserve, le café et toute autre boisson stimulante; des exercices multipliés et variés sous toutes les formes, la danse, l'équitation, les promenades à pied ou en voiture, un sommeil modéré; des sensations extérieures assez fortes pour donner l'éveil à une sensibilité obtuse et languissante; des sociétés et des conversations qui excitent la gaîté, des spectacles divertissans; l'usage modéré des plaisirs de l'amour : tels sont les moyens hygiéniques qui conviennent aux femmes de ce tempérament.

Tempérament nerveux. Ici on doit tâcher de contre-balancer la prédominance du système nerveux en fortifiant le système musculaire. Or les mêmes moyens, diversement modifiés, sont propres

à y conduire. On prescrira un air doux, légèrement humide, une habitation tranquille, le séjour à la campagne. C'est surtout chez la femme de ce tempérament que l'abus des chaufferettes peut être fort dangereux, en developpant à l'excès la sensibilité des organes génitaux. Elle devra porter des vêtemens chauds. Le froid est l'ennemi des nerfs, a dit *Hippocrate,* et l'expérience confirme tous les jours cette sentence du père de la médecine. En effet, combien d'affections diverses, combien même de maladies mortelles, suites funestes de son influence sur ces sortes de constitutions! Que la femme d'un tempérament nerveux laisse donc à celles qui sont plus esclaves de la mode que jalouses de leur santé cette habitude pernicieuse qu'ont aujourd'hui la plupart des femmes, de s'exposer à un air froid et humide, les bras et la poitrine nus ou trop légèrement couverts; qu'elle évite les lits mous et trop chauds, ils excitent aux plaisirs de l'amour, qu'il faut au contraire modérer chez les femmes nerveuses; qu'elle prenne souvent des bains, des demi-bains d'eau tiède; que ses alimens ne soient ni trop abondans, ni trop nourrissans : les végétaux aqueux, mucoso-sucrés, les viandes blanches, gélatineuses, légèrement assaisonnées; les fruits d'été et d'automne lui conviennent principalement : point de liqueurs ni de café, peu de vin ou de cidre pur; l'usage du laitage et de quelques boissons émulsives et sédatives lui sera toujours avantageux. Les femmes de ce tempérament ont besoin d'un sommeil plus prolongé. Cependant on appellera autant que possible les forces vitales sur le système musculaire; on recommandera les exercices variés; non-seulement ils offrent l'avantage de fortifier les muscles, mais ils sont encore les moyens les plus sûrs de chasser l'ennui et d'éviter les passions; les promenades solitaires ne rempliraient pas le but que se propose le médecin qui, en conseillant l'exercice, veut distraire en même temps l'imagination. Le calme de l'âme est indispensable à ces sortes de constitutions : on doit leur défendre les bals, les spectacles, les grandes assemblées, où l'on tient parfois des conversations licencieuses, les livres obscènes, les peintures lascives, en un mot, tout

ce qui peut produire des émotions vives, ou quelque désordre dans le système nerveux.

2.° *Prévenir l'action des causes occasionnelles.* Pour remplir cette seconde indication, rappelons-nous que les causes occasionnelles sont de deux sortes, que les unes agissent lentement et les autres d'une manière subite. Il faut toujours, autant que possible, se soustraire à l'influence des premières, ou en affaiblir les effets, si l'on y est inévitablement assujetti. Par exemple, la femme est-elle au sein de la misère ou de l'infortune, la patience, le courage et la résignation l'aideront à supporter son état. Néanmoins elle tâchera d'éviter les alimens nuisibles, la malpropreté, l'excès du travail, etc. Eprouve-t-elle les premières atteintes de quelque passion dont elle prévoit les suites malheureuses, elle doit lui résister et l'étouffer dès sa naissance. Les précautions relatives aux causes occasionnelles dont l'action est subite se réduisent à éviter, pendant que les règles coulent, toutes les impressions physiques ou morales vives, principalement le froid, l'humidité, la frayeur, l'emportement, le chagrin violent, etc. La femme ne doit pas oublier, ni laisser ignorer aux personnes qui l'entourent, qu'à cette époque sa sensibilité est devenue plus grande, que les moindres objets suffisent pour l'ébranler, et qu'elle mérite des soins et des ménagemens qui lui seraient inutiles dans tout autre temps.

Telles sont les règles hygiéniques que l'on doit suivre pour combattre l'influence des diverses tempéramens et des causes occasionnelles que nous venons d'indiquer; elles sont également propres à exciter et à modérer l'action des organes génitaux.

Traitement curatif. Le traitement curatif de l'aménorrhée, dit M. *Capuron,* consiste moins à donner des remèdes qu'à déterminer les circonstances où ils conviennent. Un médecin prudent et instruit n'imite point le charlatan qui colporte toujours la même recette, et l'applique à tous les cas sans distinction; mais il étudie la nature de

la maladie avant de l'attaquer : c'est là ce qui constitue la médecine éclairée, dont les moyens varient suivant les causes et les symptômes. Afin de mettre de l'ordre dans l'exposition des moyens curatifs qu'on doit employer, je considérerai les modifications qu'ils réclament, suivant que l'aménorrhée est subite ou lente, récente ou ancienne ; ensuite j'examinerai le traitement qu'il convient d'administrer selon les causes prédisposantes et occasionnelles, et selon les affections qui accompagnent ou qui suivent la suppression.

Traitement des suppressions subites et récentes. La première indication à remplir est de calmer les symptômes secondaires quand ils sont violens. J'indiquerai plus loin, d'une manière générale, la conduite à tenir en pareil cas. Si, au contraire, les symptômes sont modérés, le traitement sera dirigé en entier vers l'écoulement supprimé ; car l'expérience apprend tous les jours qu'ils disparaissent dès qu'on est parvenu à le rétablir. Ainsi, lorsque la suppression dépend de causes accidentelles, comme de l'impression du froid et de l'humidité, d'une frayeur, d'un emportement de colère, alors il suffit souvent de recourir à des pédiluves chauds répétés, à des bains de vapeurs, à des demi-bains ou aux bains de siége, à des fomentations émollientes, narcotiques ou irritantes sur l'hypogastre, à des frictions et à des ventouses sèches sur la même région où à la partie interne des cuisses, et à l'usage d'une boisson antispasmodique et légèrement diaphorétique, comme une infusion de fleurs de tilleul et de fleurs de sureau ; l'application de sangsues à la vulve convient aussi dans le même cas, et manque moins souvent son effet que la saignée du pied. Mais on ne devra y recourir que dans le cas où l'on aurait employé sans succès les premiers moyens ; car ils sont également propres à rappeler le sang vers l'utérus, à dissiper le spasme et à calmer les effets d'une trop forte congestion. Les emménagogues actifs, tels que la rue, la sabine, ne seront administrés qu'avec la plus grande réserve. Les personnes pléthoriques ou irritables en ont éprouvé des effets fâcheux. On ne peut s'en pro-

mettre quelque succès que lorqu'il n'existe absolument aucun signe d'irritation, ce qui est extrêmement rare ; encore faudrait-il en faire précéder l'usage des moyens que nous venons d'indiquer, et en atténuer l'âcreté par le mélange des mucilagineux et des calmans.

Traitement des suppressions lentes et anciennes. Ici le praticien a deux indications à remplir : enlever les obstacles qui s'opposent à l'écoulement des règles, diriger les humeurs vers la matrice. En effet, les obstacles enlevés, la menstruation ne paraît pas toujours : il est souvent nécessaire de porter des excitans vers les parties inférieures, et en particulier vers l'utérus. Afin de bien déterminer les moyens et l'instant le plus favorable pour satisfaire à l'une et à l'autre de ces indications, il faut s'assurer des causes qui entretiennent la maladie, avoir égard aux retours des époques menstruelles et aux intervalles qui les séparent.

L'aménorrhée tient-elle à des causes débilitantes, tout le traitement se réduit à nourrir et à fortifier la malade. Lorsque ses forces seront réparées, souvent la révolution menstruelle s'operera d'elle-même, ou du moins ce n'est qu'alors qu'on pourra s'occuper utilement de la provoquer avec toutes les précautions de la prudence. La maladie est-elle due à une affection morale, la suppression seule de cette cause peut la faire cesser. Rarement on réussit par les conseils et par les distractions variées qu'on doit rassembler autour de la malade ; plus rarement encore on peut se la promettre par l'usage des remèdes et des formules pharmaceutiques. Ainsi, pour une jeune fille que la séparation d'un amant adoré a fait tomber dans un état de fièvre hectique, de consomption, de marasme, le mariage, en lui rendant l'objet de sa passion, offre le plus grand espoir de guérison. C'est un moyen recommandé même par le père de la médecine : *Ego auctor sum ut virgines hoc malo laborantes quàm celerrimè cum viris conjungantur, iisque cohabitent.* Enfin, l'aménorrhée est-elle entretenue par l'inflammation chronique d'un viscère, ce qui est assez fréquent, on doit porter principalement

son attention sur cette dernière affection. La phlegmasie une fois dissipée, l'équilibre se rétablira beaucoup plus facilement.

Lorsque la suppression est fort ancienne, la guérison est très-difficile, le plus souvent impossible ; quelquefois même on ne peut l'entreprendre sans danger. C'est ainsi qu'une irritation long-temps prolongée sur un organe y concentre les forces vitales, et accoutume l'économie à diriger ses mouvemens vers cette partie. Tant qu'il n'y pas encore de désorganisation, on peut espérer de faire changer cette direction vicieuse des forces, soit par des saignées générales ou locales, soit par des vésicatoires, des cautères ou des sétons ; soit enfin par des médicamens et un régime convenables. Mais si la désorganisation est complète, la médecine n'offre plus qu'un traitement palliatif ; l'aménorrhée, comme l'affection secondaire, est devenue incurable.

Il est des femmes qui ont toujours eu des règles peu abondantes, et qui ne sont point incommodées de leur suppression. C'est ce qu'on observe chez celles qui se livrent au travail du corps, qui se nourrissent mal et transpirent beaucoup. Le même phénomène se remarque quelquefois chez des femmes qui étaient réglées abondamment ; mais alors l'excrétion menstruelle est ordinairement remplacée par une hémorrhagie ou par quelque autre évacuation, telle qu'une diarrhée, comme *Haller* en cite des exemples. Dans tous les cas, si l'évacuation supplémentaire ne peut faire craindre aucun danger, et qu'elle s'opère sans dérangement sensible dans l'économie, on ne doit employer aucun moyen pour rappeler un écoulement supprimé depuis long-temps, et auquel la nature ne pourrait s'habituer que très-difficilement, ou peut-être d'une manière incomplète et peu avantageuse pour la femme.

Dans toute suppression lente et ancienne, le retour naturel et spontané des règles peut seul procurer un soulagement permanent : des menstrues artificielles n'ont pour résultat qu'un soulagement éphémère. D'ailleurs, les médicamens emménagogues peuvent bien le favoriser ; mais ils ne le provoquent que quand

la nature elle-même est disposée à l'établir. « Ce serait une étrange « illusion, dit M. *Royer-Collard*, de s'imaginer que de simples « préparations pharmaceutiques pourront faire disparaître en un « instant de longues altérations et de longs désordres, tandis qu'on « s'obstinera à fortifier et à perpétuer les causes qui les auront « produites. » Ce n'est donc qu'après avoir enlevé les obstacles qui s'opposent à l'écoulement du flux menstruel que le médecin doit chercher à diriger les humeurs vers l'utérus. Les moyens directs qui tendent à provoquer cette évacuation ne seront employés qu'aux approches du temps où elle a coutume de paraître. Quoique les efforts de l'économie soient impuissans pour amener l'écoulement, les remèdes produiront bien plus aisément leur effet, puisque les mouvemens de la nature concourent alors avec ceux que l'art cherche à exciter. Si on le provoque dans un temps où il ne doit pas exister, on ne fait souvent qu'augmenter le désordre.

Traitement modifié selon les tempéramens. Lorsqu'on est appelé auprès d'une femme, le premier soin du médecin est de saisir son tempérament, et de remarquer s'il n'existe point d'affection inflammatoire de quelque organe. La femme d'un tempérament sanguin y est principalement exposée; c'est chez elle que conviennent les saignées générales et locales. Toutefois l'application des sangsues à la vulve peut avoir de grands inconvéniens. On sait qu'il est des femmes sanguines, pleines d'énergie, qui, au moment où les règles doivent paraître, ont l'utérus gorgé de sang, et dans une sorte de tension vitale qui tient les vaisseaux capillaires resserrés, et ne permet pas qu'il puisse s'opérer une exhalation sanguine. Le même phénomène s'observe également dans le cas de suppression. L'irritation locale augmenterait alors la congestion utérine déjà existante, si une ou plusieurs saignées du bras n'avaient préalablement désempli tout le système vasculaire. Quelquefois cependant les bains émolliens, généraux ou locaux suffi-

sent pour produire l'écoulement : leur action générale sur tout le système détermine une détente favorable ; leur influence particulière sur la matrice tend à amener un relâchement dans les fibres utérines, ramène les forces vitales à un degré de développement plus modéré, et favorise directement par là l'éruption des menstrues. Des boissons rafraîchissantes, légèrement laxatives, des eaux minérales acidules secondent efficacement l'emploi de ces moyens.

Chez les femmes d'un tempérament lymphatique, l'aménorrhée est beaucoup plus difficile à guérir. Le traitement qui convient aux femmes robustes leur serait très-nuisible ; il augmenterait la faiblesse, le relâchement et la flaccidité de la fibre. Les indications curatives doivent tendre à détruire l'action prédominante du système lymphatique, et à exciter celle des vaisseaux sanguins. C'est ici que les substances toniques, stimulantes, emménagogues, sagement administrées, peuvent être d'un très-grand secours, en donnant de l'énergie à toutes les fonctions, principalement à la circulation et à la digestion. S'il n'existe point de symptômes urgens, on doit toujours commencer par les moyens les plus doux. Par exemple, lorsque la suppression est récente, et qu'elle paraît due spécialement à l'atonie de l'utérus, on prescrit d'abord des pédiluves irritans, des bains de siége très-chauds, des fumigations et des fomentations aromatiques, des frictions avec un morceau de flanelle ou une brosse sur l'hypogastre, sur les hanches, à la partie interne des cuisses et des jambes. Si ces premiers moyens sont insuffisans pour rappeler la congestion sanguine sur l'utérus, si le pouls est lent, si les forces digestives languissent, on fait concourir intérieurement l'action des stimulans. On administre les infusions aromatiques et amères, comme celles de fleurs de camomille, d'absinthe, d'armoise, de matricaire, de safran, de sauge, de mélisse, le vin sucré, avec la cannelle, et autres substances analogues. On passe ensuite à des moyens locaux et généraux plus énergiques ; tels sont, d'une part, les cataplasmes irritans,

celui de *Pradier*, par exemple, les sinapismes, les emplâtres de galbanum, les ventouses, les vésicatoires appliqués sur les parties voisines de la matrice; de l'autre, les toniques fixes unis aux aromatiques, comme la limaille de fer et ses oxydes, le sulfate de fer, les eaux minérales ferrugineuses, le quinquina en poudre et ses différentes préparations, les pilules bénites de *Fuller*, les élixirs thériacals, de *Stoughton*, de *Paracelse*, etc. Ces moyens seront surtout avantageux dans les suppressions anciennes, ou survenues d'une manière lente.

Lorsque l'aménorrhée est récente, on conseille encore les purgatifs dans lesquels on fait entrer l'aloës, le séné, le jalap, la coloquinte, et autres médicamens semblables. Mais si quelquefois l'irritation que ces substances produisent sur la surface intestinale, en appelant les forces vitales et le sang vers l'abdomen, et par contiguité sur l'utérus, peut imprimer aux mouvemens de la vie une direction favorable pour la formation de la turgescence menstruelle, d'un autre côté il arrive souvent que ces médicamens, n'exerçant leur action que sur la membrane muqueuse du canal digestif, produisent en pure perte des selles abondantes, ou déterminent l'inflammation des viscères gastriques. Nous ferons la même remarque à l'égard de l'émétique. Dans quelques cas, la secousse qu'il détermine suffit pour rétablir l'écoulement; mais d'autres fois, au lieu de produire cet effet, son emploi est suivi de gastrite ou de gastro-entérite plus ou moins intense, comme j'ai eu plusieurs fois occasion de m'en convaincre. Le médecin ne saurait donc apporter trop de précaution, soit avant, soit après l'administration de ces moyens. Enfin, dans quelques circonstances, on pourra recourir aux substances emménagogues, dont l'influence sur l'utérus paraît plus prononcée : telles sont la rue, la sabine; mais on ne les emploiera qu'à des doses très-faibles d'abord, et avec toute la prudence possible; car l'action stimulante de ces médicamens sur les organes digestifs étant plus ou moins vive, selon la susceptibilité des individus, peut devenir la cause déterminante d'une phlegmasie

plus difficile à guérir que la maladie primitive, surtout lorsqu'elle a été entretenue pendant long-temps par ces mêmes moyens. On évitera de semblables accidens si l'on n'administre les toniques et toute espèce de stimulans à l'intérieur que chez les sujets qui ne présentent point de chaleur âcre à la peau, dont la langue et l'origine des membranes muqueuses sont dans un état de pâleur complète, dont le pouls est lent, et qui n'offrent aucun symptôme d'irritation locale susceptible de rendre nuisibles les médicamens dont nous venons de parler.

Le coït modéré, l'électricité, que plusieurs auteurs recommandent pour réveiller la sensibilité utérine, peuvent avoir un effet avantageux chez les constitutions lymphatiques. *Coïtus rarus excitat*, a dit *Hippocrate*. C'est dans ce cas, je pense, qu'on peut suivre le précepte du père de la médecine. Mais s'il existe des symptômes de pléthore et d'éréthisme vers la matrice, ce qu'on reconnaît à un sentiment de pesanteur dans l'hypogastre et au périnée, à des douleurs lombaires et à des tranchées utérines, les sangsues à la vulve, appliquées en quantité suffisante pour produire un léger dégorgement, calmeront les douleurs, et favoriseront mieux l'écoulement que tous les moyens stimulans que nous venons d'indiquer. Néanmoins, on ne doit employer les saignées locales, et surtout les saignées générales, qu'avec la plus grande réserve.

Le tempérament nerveux exige un traitement presque entièrement opposé au précédent. On doit proscrire les moyens irritans, faire usage de bains tièdes, généraux ou locaux, calmer les accidens nerveux par les antispasmodiques et les narcotiques légers. Les substances fétides seront également employées dans le même but. On donnera l'assa-fœtida en lavement ou dans des potions camphrées, éthérées, etc. On peut appliquer sur le bas-ventre des linges trempés dans une disssolution d'extrait aqueux d'opium, ou bien pratiquer des frictions avec la teinture antispasmodique de M. *Chrestien*. La saignée, même locale, ne peut être

utile qu'autant que la femme est en même temps sanguine, et qu'il existe des signes de pléthore.

Telles sont les principales modifications qu'exigent ces trois sortes de tempéramens dans le traitement curatif de l'aménorrhée. On sent qu'il peut encore en subir un grand nombre dans les tempéramens mixtes, et par rapport au genre de vie, et aux causes occasionnelles ; mais ces considérations m'entraîneraient dans des détails longs et diffus.

Traitement modifié selon les symptômes. Nous avons distingué les symptômes de l'aménorrhée en symptômes locaux et en symptômes généraux. Les premiers n'exigent ordinairement aucun traitement particulier, et s'évanouissent avec le retour des règles. Néanmoins, s'il existe une inflammation aiguë de la matrice ou des organes voisins, les saignées du bras, les sangsues à la vulve, et tous les antiphlogistiques devront être mis en usage. Quant aux symptômes généraux, ils exigent un traitement différent, selon la nature, le siége et l'intensité des affections qui les caractérisent. Les phlegmasies aiguës, par exemple, telles que la phrénésie, la péripneumonie ; les congestions sanguines, comme l'apoplexie, l'hémoptysie, et autres symptômes violens qui se déclarent au moment de la suppression des règles, et qui sont produits par un état de pléthore, se calment par des saignées générales et locales, dont on proportionne le nombre à l'intensité de la maladie et aux forces des malades.

Dans les hémorrhagies supplémentaires, dont le siége est sur les membranes muqueuses ou sur la surface de la peau, le traitement exige beaucoup de prudence. La suppression subite de ces hémorrhagies par des astringens pris intérieurement ou appliqués en topiques, « exposerait, comme l'a observé M. *Royer-*
« *Collard*, à tous les accidens qui accompagnent les suppressions
« menstruelles. Le seul traitement qui soit rationnel consiste à ré-
« tablir les règles. ... ». Mais, lorsque l'aménorrhée a déterminé

une vive irritation sur un organe, on a deux indications à remplir. Détruire ou modérer l'irritation qui existe vers une autre partie, et y ocasionne une fluxion, diriger les efforts de la vie vers l'utérus pour que le sang s'y porte. C'est en vain, comme nous l'avons déjà observé, que l'on agira sur l'utérus, s'il existe un puissant stimulus vers un autre organe. Les fluides se porteront toujours vers ce dernier.

On doit éviter les répercussifs pour guérir les éruptions cutanées, et ne songer qu'à rappeler le flux menstruel, qui guérira tout. Pendant l'explosion des affections nerveuses, les ant spasmodiques donnés à propos calmeront les secousses les plus fortes. Enfin, les maladies lymphatiques, telles que les dégénérescences tuberculeuse et cancéreuse, l'hydropisie, etc., laissent plus ou moins d'espoir, suivant leur degré d'ancienneté. Lorsqu'elles ont duré long-temps, ces affections secondaires ont une marche indépendante de l'aménorrhée ; et le traitement qu'elles exigent est absolument le même que celui qui convient aux affections primitives de même nature.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* BOSQUILLON).

I.

Quæ educere oportet, quò maximè vergit natura, eò ducito, per loca convenientia. *Sect.* 1, *aph.* 21.

II.

Odoramentorum suffitus muliebria educit : sæpè verò ad alia etiam utilis esset, nisi capitis gravitatem inferret. *Sect.* 5, *aph.* 28.

III.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio contingit. *Ibid.*, *aph.* 31.

IV.

Mulieri menstruis deficientibus sanguis ex naribus profluens, bono est. *Ibid.*, *aph.* 32.

V.

Mulieri menses decolores, neque semper eâdem periodo procedentes, purgatione opus esse indicant. *Ibid.*, *aph.* 35.

VI.

Si mulier non prægnans, neque puerpera, lac habet, ei menstrua defecerunt. *Ibid. aph.* 38.

VII.

Quæ utero gerunt, iis uteri os connivet. *Ibid.*, *aph.* 51.

VIII.

Mensibus copiosioribus profluentibus morbi contingunt, et non prodeuntibus ab utero morbi eveniunt. *Ibid.*, *aph.* 57.

IX.

Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre succedente, ciborumque fastidia ei accidant, gravidam esse existimato. *Ibid.*, *aph.* 61.

X.

Mulier podagrâ non laborat, nisi menstrua ipsi defecerint. *Sect.* 6, *aph.* 29.